

Aux marges de la vallée du Nil

Béatrix Midant-Reynes, Institut français d'archéologie orientale, Le Caire

Toute société s'approprié, construit et structure son espace à son image. Elle le mobilise dans ses rapports aux pouvoirs et fabrique les lieux et les territoires politiques.

Dans l'Égypte du IV^e millénaire, c'est aux marges de la vallée, dans ces zones un peu floues, aux confins des rencontres et des conflits, que la pression exercée par les groupes dominants et une royauté naissante nous est rendue visible.

Les articles qui constituent ce numéro 25 d'*Archéo-Nil* nous entraînent tous aux marges de la vallée du Nil, sous le signe de la mobilité, des déplacements royaux et des réseaux d'échanges. Ils renvoient à la conquête et à la quête de ces espaces et territoires qui fluctuent et se modèlent au gré de l'extension et de la contraction des sphères d'influence.

Les deux premiers articles nous proposent de suivre les déplacements du roi et de sa cour, les suivants d'Horus, aux deux extrémités du pays, aux terres conquises de la vallée. Sur l'étiquette en bois du mastaba M1 d'Abou Rawach, conservée au musée du Louvre, Matthieu Begon déchiffre une visite du roi Den à Bouto, ville créée dans la première moitié du IV^e millénaire et dont l'importance au prédynastique a été largement démontrée tant par l'archéologie que par les textes. Sise à l'extrémité marécageuse du Delta occidental, Bouto semble avoir été conquise tardivement, à l'issue de combats auxquels des documents comme la massue du roi Scorpion ou la Palette de Narmer pourraient faire référence. Matthieu Begon s'interroge : cette intégration tardive ne serait-elle pas la raison – ou une des principales raisons – qui justifie que les pharaons de la I^{re} dynastie s'y rendent régulièrement en visite afin d'affirmer l'image du pouvoir royal dans ces franges toujours incertaines ? L'intégration de la déesse Ouadjet au titre du Maître des Deux-Terres pourrait alors matérialiser la manière dont le pouvoir émergent impose et construit son idéologie.

À l'autre bout du pays, à 6 km au nord d'Assouan, à Nag el-Hamdulab, l'art rupestre documente un ensemble de scènes gravées qui se développent sur plusieurs groupes de rochers et constituent un « cycle ». D'un point de vue iconographique et stylistique, elles peuvent être datées de la dynastie 0 et/ou de la I^{re} dynastie¹. Parmi elles, une scène nautique se distingue, marquant peut-être un moment d'une fête jubilaire. L'ensemble gravé de Nag el-Hamdulab, découvert par Archibald Sayce en 1890, puis re-découvert par Per Storemyr et Maria Gatto en 2009, se situe à un carrefour menant, au sud, vers la région d'Eléphantine, et ouvrant vers l'ouest sur les pistes conduisant à l'oasis de Kurkur. C'est une région qui, à l'aube du III^e millénaire, était disputée avec les puissants Nubiens du Groupe A. On retrouve là ces zones frontalières, lieux de rencontres et de conflits, qui forment, entre ombre et lumière, la frange mouvante de l'espace politique. La scène en question représente cinq grandes embarcations, à poupe et proue relevées, d'un type bien connu pour cette époque, au milieu desquelles se tiennent plusieurs personnages. L'un d'eux, coiffé de la couronne blanche, représente à l'évidence une figure royale.

1. On se reportera à l'excellent article de S. Hendrickx, J.C. Darnell et M. Gatto dans la revue *Antiquity* (2012), cité en référence par l'auteur.

L'attention est attirée sur un petit texte de quatre signes qui annote un des tableaux et constitue la matière même de l'article de John C. Darnell. La lecture qui en est proposée décrit un rituel au cours duquel le roi et « les suivants d'Horus » se déplaçaient aux marges du royaume pour y lever des taxes et, partant, afficher là encore, l'image du pouvoir royal.

On ne quitte pas les contrées des Nubiens du Groupe A avec l'article de Pierre Tallet et Claire Somaglino, qui « revisitent » la célèbre scène gravée du Gebel Sheikh Suleiman². Cette scène, découverte par Archibald Sayce en 1910, celui-là même qui découvrit les gravures de Nag el-Hamdulab, et publiée par A.J. Arkell en 1950, a été interprétée comme une scène de victoire du roi Djer, 3^e souverain de la I^{re} dynastie, sur les peuples nubiens du Groupe A. L'identification du roi repose sur la lecture de son nom dans le *serekh* situé à l'extrémité gauche de la scène. Or cette lecture a été justement réfutée dans les années quatre-vingts (Murname 1987) sur le fait que le signe lu Djer constituait en fait le corps et les pattes d'une gazelle tournée vers la gauche, gravée antérieurement. Cet argument, ajouté au style général, fit « redescendre » la scène à la phase Naqada IIIA-B, à l'époque des *serekhs* non-inscrits. Le nouvel examen, mené par Claire Somaglino et Pierre Tallet, a conduit ces auteurs à reconsidérer la datation, et, sur la base d'arguments exposés sous forme d'un tableau synthétique, à proposer d'attribuer cette scène de victoire au roi Djer, tout comme Arkell l'avait fait, mais sur une lecture fautive. Ce serait donc bien un roi de la I^{re} dynastie qui aurait signé ici sa ou ses victoires aux marges méridionales du pays.

Minerais, métaux et pierres précieuses. Ces ressources dessinent un paysage, un univers minéral bien différent de la verte vallée, une terre rouge et inquiétante, fréquentée par des populations souvent hostiles, mais sillonnée de pistes, de haltes et de repères qui matérialisent, dès la fin des temps prédynastiques, la conquête des espaces du pouvoir.

Joanna Dębowska-Ludwin, Karolina Rosińska-Balik et Marcin Czarnowicz se sont mis en quête des plus anciennes attestations d'or dans les sépultures et les habitats. Dès le IV^e millénaire, le précieux métal a été utilisé pour couvrir des perles et de petits objets. On le trouve notamment dans quelques tombes des Cultures de Basse-Égypte, cultures dont on a longtemps sous-estimé l'importance, et l'on se souvient du fabuleux personnage couvert de feuilles d'or, la chair des dieux, trouvé à Tell el-Farkha par l'équipe polonaise dans les années 2000³. Natif des quartz aurifères du désert oriental d'Égypte et de Nubie, l'or égyptien a fait l'objet d'une exploitation dès le IV^e millénaire. Il s'agissait alors de pépites trouvées à l'état natif et qui étaient travaillées par martelage après chauffe. L'analyse du métal et l'étude du mode de fabrication sont ici d'un apport considérable et contribuent à étoffer le dossier de l'or aux époques pré-pharaoniques.

Autre acteur du paysage, et non des moindres : la péninsule du Sinaï, riche de minéraux et tournée vers le Levant. Les contributions de l'équipe de Kafr Hassan Daoud (Fekri Hassan, Geoffrey J. Tassie, Thilo Rehren et Joris van Wetering) et de Maarten Horn s'y réfèrent.

Le Ouadi Toumilat, où se trouve le site de Kafr Hassan Daoud, constitue une entrée naturelle et un point de départ entre la vallée du Nil, le Sinaï et le Levant. 1069 tombes y furent fouillées, dont 752 prédynastiques, les principales phases d'occupation se situant entre 3200 et 2800 av. J.-C., avec un affaissement de la population sous la I^{re} dynastie, peut-être en raison d'une baisse du niveau de l'inondation, et un abandon presque total sous la II^e dynastie. En raison du nombre important d'objets en cuivre, retrouvés assez bien répartis dans les tombes (3,6%), la question se pose de savoir si ce site, dont on possède la vaste nécropole et dont on sait par carottages que l'habitat se trouve au nord-est du cimetière, fut au centre d'un réseau de circulation du cuivre, entre le Sinaï et la vallée du Nil.

2. Ils ne sont pas les seuls à avoir revisité cette scène gravée sur un bloc déposé au musée de Khartoum. X. Droux et R. Friedman s'y sont également intéressés et leurs conclusions divergent de celles de nos auteurs. Elles feront l'objet d'un article dans la publication du colloque Origins5 (en cours).

3. Ciałowicz, K.M., 2012. Votive figurines from Tell el-Farkha and their counterparts. *Archéo-Nil* 22: 73-93.

Autre richesse du Sinâï : la turquoise, dont les gisements se situent au sud-ouest de la péninsule. Dans un article de référence, publié en 2002, Stan Hendrickx et Laurent Bavay s'étaient interrogés sur l'époque d'occurrence de la turquoise en Égypte et avaient été conduits à se pencher plus particulièrement sur les perles bleues des tombes badariennes, qui, d'après Guy Brunton, étaient pour partie en turquoise. Les conclusions auxquelles ces deux chercheurs sont arrivés ne valident pas ces observations. Pour eux, les perles issues des tombes badariennes sont toutes en stéatite émaillée, et la turquoise n'apparaît pas avant Naqada IIC. C'est une analyse critique de leurs arguments que Maarten Horn propose ici. Les techniques de stéatite émaillée apparaissent durant le V^e millénaire au Sud-Sinâï, au Levant, en Mésopotamie, ainsi que dans la vallée de l'Indus, et dessinent dès cette époque un vaste réseau d'échanges, réseau auquel les Badariens d'Égypte n'ont pas de raison d'avoir échappé. Pourtant, quelques bémols dérangent cette belle harmonie. D'une part, les techniques de production sud-levantines sont bien différentes de celles des Badariens, ce qui tendrait à démontrer qu'une adaptation locale des techniques peut être envisagée. Mais surtout, la turquoise montre à nouveau le bout de son nez sous la forme de neuf objets venant du cimetière du Gebel Ramla, daté d'environ 4700 avant notre ère, et manifestement de tradition badarienne. Dans ce cas, cependant, des analyses manquent pour confirmer l'identification de la pierre. Plus convaincant, le pendant de la tombe 5111 du British Museum a été identifié par James Harrell comme étant en turquoise. Des analyses XRF sont en cours, qui porteront sur ce document et sur d'autres. Elles valideront ou invalideront les conclusions de l'auteur, selon lesquelles la turquoise n'est pas absente des tombes badariennes, mais qu'elle a pu être réservée à certaines pièces de parure.

Une autre marge enfin, celle qui sépare le monde des morts et celui des vivants, cette frange inquiétante et obscure où les grands chiens veillent. Mary Hartley reprend l'ensemble des théories sur le rôle du chien dans l'Égypte ancienne et dégage quatre catégories : animal de compagnie, auxiliaire de chasse, protecteur et offrandes alimentaires. Une revue des sépultures de chiens dans les quatre grandes phases du Prédynastique (Badarien, Cultures de Basse-Égypte, Naqadien, Groupe A de Nubie, avec une extension vers le Soudan) montre que la plus grande partie des chiens ont été inhumés seuls ou en groupes, mais séparés des tombes humaines. L'attention est attirée sur les inhumations canines localisées en périphérie des nécropoles, ce qui est particulièrement évident pour le cimetière KD21 de Kadruka, sur la 3^e cataracte, pour celui d'Héliopolis et pour la tombe T16 de Hiérakonpolis. Mais d'autres exemples, peut-être moins évidents, existent qui pointent du doigt le rôle protecteur du chien, qui prendra la forme mythique du dieu gardien des nécropoles.

Ces quelques articles, dont nous remercions les auteurs, nous ont permis d'effleurer la richesse d'une thématique que nous avons souvent croisée et sur laquelle nous aurons l'occasion sans doute de revenir.

Merci enfin à notre vice-présidente et à notre secrétaire, Evelyne Faivre et Marie-Noël Bellessort pour le compte rendu du colloque Origins5, qui s'est tenu au Caire, du 13 au 18 avril 2014 et les sympathiques photos qu'elles en ont rapportées.

Que tous soient ici remerciés.